Case
Wing
Z
45
.18
Sm. 1 t
no. 62

JOURNAL
DES
SAVANS.

16 NIVOSE AN 5.

(N°. I.)

PROSPECTUS.

Le Journal des Savans, l'un des premiers ouvrages périodiques littéraires qui aient paru en France, supposé qu'il ne soit pas le plus ancien de tous, date de cent trente-un ans; il remonte à 1665, et peut se compter parmi les établissemens de Colbert, d'après les soins que ce ministre, créateur des sciences et des arts, se donna pour sa publication, et l'appui qu'il lui prêta contre les attaques auxquelles il fut exposé. On voit que dès-lors les journaux avoient des ennemis, et qu'ils trouvoient pour défenseurs les hommes les plus éclairés. L'entreprise se soutint avec un tel succès, que, malgré la multitude des concurrens survenus depuis, elle a subsisté jusqu'au mois de juillet inclusivement de l'année 1792. Nous la reprenons aujourd'hui, en combinant pour son exécution le plan adopté dans l'origine, avec celui qu'on suivoit à l'époque de l'interruption.

Le Journal comprendra, 1°. des Extraits raisonnés des principaux ouvrages qui paroîtront tant en France que dans les pays étrangers, sur toutes les parties des sciences, de la littérature et des arts; on ne s'engage cependant à rendre compte que des seuls ouvrages dont les auteurs, les éditeurs, ou les libraires qui les feront paroître, voudront bien adresser un exemplaire à l'imprimeur du Journal. 2°. On y donnera la notice des mémoires lus chaque quinzaine dans les séances de chacune des classes de l'Institut national. 3°. On y publiera les découvertes importantes dans les sciences et les arts. 4°. On annoncera dans l'article intitulé, *Nouvelles littéraires*, les livres, gravures, cartes géographiques, etc. dont les auteurs, éditeurs ou marchands, donneront avis. 5°. On insérera les annonces de ceux qui, se proposant de travailler sur un objet quelconque, voudront en prévenir le Public, et inviter ainsi les Savans et les propriétaires de manuscrits, collections ou éditions rares, à leur fournir des secours.

Le Journal ne contiendra point de nouvelles politiques. Il paroîtra régulièrement le premier et le 16 de chaque mois, à compter du 16 nivôse de l'an 5 (4 janvier 1797). Chaque numéro sera composé de quatre feuilles d'impression, mêmes format et caractère que le prospectus.

On s'abonne chez BAUDOUIN, *Imprimeur du Corps législatif et de l'Institut national, place du Carrousel*, N° 662, *auquel devront être adressés les livres et gravures. Le prix, franc de port, est, pour une année, de 16 liv. 4 sous pour Paris, et de 21 liv. pour les départemens.*

On peut s'abonner pour six mois. Le prix est de 9 liv. pour Paris, et de 12 liv. pour les départemens.

Il faut affranchir les lettres et paquets, et l'argent.

JOURNAL

DES

SAVANS,

16 NIVOSE AN 5.

(5 janvier 1797)

A PARIS,

De l'Imprimerie de BAUDOUIN, Imprimeur du Corps Législatif
& de l'Institut national, Place du Carrousel, n°. 662.

Reçu le 11 janvier 1797 (22 nivose an 5.) adawson

Bibliothèque Nationale de France

INTRODUCTION.

L'établissement des journaux, dont l'antiquité n'offre point de modèle, au moins quant à leur circulation régulière, est chez les nations modernes le produit combiné de deux autres établissemens qui leur appartiennent également, & qui sont l'imprimerie & les postes. La fécondité des moyens que les journaux fournissent pour le perfectionnement des sciences comme pour celui de la civilisation, est incontestable, quoique tout retentisse de reproches contre l'abus qu'on en a fait. Il n'est, à le bien prendre, aucune découverte à l'égard de laquelle on ne pût former des plaintes qui ne seroient ni moins amères ni mieux fondées. Peut-être trouvera-t-on avec le temps de quoi inculper le télescope & le télégraphe : mais pourquoi n'accuseroit-on pas les aérostats d'avoir coûté la vie à quelques-uns de ceux qui en ont fait le périlleux essai ; l'artillerie, d'avoir moissonné plusieurs millions d'hommes ; la boussole, d'avoir causé l'esclavage des nègres, & d'avoir infecté l'Europe d'un poison honteux & destructeur ? A côté de pareils griefs, ceux qu'on accumule contre les écrits périodiques de toute espèce seroient assurément très-légers, si l'amour-propre irrité qui s'élève contre eux n'étoit à-la-fois juge & partie dans le procès qu'il leur intente. Ils ont sans doute propagé beaucoup d'erreurs, ce qui leur est commun avec tous les écrits sortis de la main des hommes : on pardonneroit facilement ce tort, d'autant moins dangereux que le règne de l'erreur est nécessairement passager ; mais les attaques portées à quelques réputations, (attaques trop aisément confondues avec les traits odieux & mépriſables de la calomnie,) ont fait aux journaux politiques & littéraires une foule d'ennemis accrédités qui s'évertuent chaque jour à chercher les moyens de les entraver, si l'on ne peut les anéantir : efforts impuissans auxquels on associe des hommes connus par le talent & la vertu, & qui sont dignes de reconnoître que le genre humain ne rétrogradera point sur le libre & entier usage des découvertes dont il est en possession, & dont on ne peut séparer les inconvéniens qu'elles entraînent.

(Avallon 1797)

A 2

Un autre sujet de murmure contre les papiers publics se tire de leur prodigieuse multiplicité, c'est-à-dire, de ce qui sert précisément à neutraliser leur influence, supposé qu'elle fût en effet redoutable. N'est-il pas évident que leur nombre est un obstacle au succès exclusif de chacun d'eux; qu'il ouvre un champ indéfini au développement de toutes les opinions, & qu'en facilitant les agressions, il favorise les résistances? On voit jusqu'à de bons esprits entraînés à croire qu'il faut opposer une digue aux journalistes, & qui s'épuisent en recherches pour la trouver, tandis qu'elle existe dans leur concurrence. S'il n'en paroissoit qu'un seul, ou s'il arrivoit qu'en leur laissant en apparence un libre cours, l'autorité voulût en établir un plus ou moins privilégié, dont elle dictèrait la rédaction en disant qu'elle la surveille & dont elle ordonneroit la circulation sous prétexte de la seconder, alors sans doute on auroit tout à craindre. L'équilibre seroit détruit, les moyens de contredire manqueroient aux opposans & aux offensés, & au lieu d'un combat qui n'est loyal qu'autant que les armes sont les mêmes & que leur usage dépend uniquement de l'adresse & de la force avec laquelle on les manie, le champ de bataille seroit d'avance assuré à celui en faveur duquel on auroit saisi tous les avantages du terrein. Il s'y présenteroit couvert d'un bouclier qui le rendroit invulnérable, & pourroit porter des coups que seroient hors d'état de parer des adversaires à-peu-près enchaînés.

Que tous les amis de la liberté se réunissent donc pour réclamer, pour défendre & pour maintenir cette conquête précieuse, ce droit de manifester la pensée, qui ne sembloit plus exposé à redevenir la matière d'un problême, puisqu'à l'exercice de ce droit sont attachées également nos destinées politiques & les progrès de l'esprit humain. Veut-on au reste que la liberté d'écrire cesse de porter ombrage, même aux dépositaires de l'autorité; qu'on cesse aussi de prendre l'emportement pour énergie. La déclamation ne persuade point les lecteurs judicieux, & l'imposture finit par verser le mépris sur le lâche écrivain qui se la permet. Nous nous éleverons constamment contre

tout ce qui portera la moindre atteinte à la liberté de la presse, quelque détour qu'on emploie pour l'entraver, & nous aurons d'autant plus de droit d'invoquer les principes qui la garantissent, & de la défendre avec force, que ce sera sans aucun intérêt direct, puisque nous désapprouvons hautement ce qui porte l'empreinte de la licence, & que d'ailleurs notre journal, *exclusivement consacré aux sciences & à la littérature*, ne contiendra rien de relatif aux événemens politiques. D'autres écrits périodiques sont en possession d'embrasser à-la-fois ces divers objets dont le mélange n'appartient point au JOURNAL DES SAVANS; car ce n'est point un nouveau journal que nous offrons au public, mais la continuation de celui qu'il avoit accueilli sous ce titre depuis plus d'un siècle. Nous ne regarderions pas cependant comme un reproche sérieux contre une entreprise de ce genre, d'ajouter un papier public à ceux qui déja sont en si grand nombre. *Écrive qui voudra*, dit le législateur du Parnasse français. Et que peut-on objecter à un journaliste, quand, en empruntant les paroles du même poète, il est en état de répondre

Qu'il a trouvé pourtant, quoi qu'on en puisse dire,
Un marchand pour le vendre, & des yeux pour le lire!

A plus forte raison les *continuateurs* d'un ouvrage connu & goûté sont-ils à l'abri du soupçon d'avoir trop légèrement compté qu'ils pourroient aussi trouver des lecteurs.

Le Journal des Savans remonte à 1665, c'est-à-dire, aux premières années de l'administration de Colbert, qui fit éclore tant de chefs-d'œuvres, encouragea tant de talens, & donna l'impulsion à ce siècle justement fameux dans les annales des sciences, des lettres, & des arts utiles comme de ceux qui sont de pur agrément. Ce grand ministre, dont on retrouve l'influence dans tous les établissemens qui se formèrent alors, & qui souvent en fut lui-même le créateur, eut part à celui du Journal; & sa protection, comme on parloit alors, fut une égide qui repoussa les attaques auxquelles se vit dès sa naissance exposé cet essai. Lever l'étendard de la critique, quel que soit son objet, c'est rallier contre soi tous ceux

qu'elle peut atteindre. Il eſt aſſez curieux d'obſerver que cette fois ce fut l'autorité qui conçut le noble deſſein d'éclairer le public. Elle eut le mérite de faire naître la lumière, & la ſageſſe de ne voir dans les murmures élevés contre elle que le cri de l'intérêt perſonnel. La peur eſt une des paſſions les plus fécondes en ſophiſmes, & ceux qui donnent le plus de priſe à la cenſure, ſont auſſi les plus ſuſceptibles d'en prendre de l'effroi. Le Journal ſe maintint malgré les clameurs; & quoique depuis il s'en ſoit établi beaucoup d'autres, aucun n'a pu l'empêcher de ſubſiſter juſqu'au mois de juillet 1792. Quelle riche moiſſon pour ſes premiers rédacteurs, que cette foule de productions du génie qui forment aujourd'hui nos ouvrages claſſiques! Leur annonce conſiſtoit alors dans des notices fort courtes, auxquelles on a dans la ſuite ſubſtitué des extraits étendus & raiſonnés d'ouvrages aſſurément moins durables. Nous croyons au reſte que chacune de ces deux méthodes a ſon mérite & ſon uſage, & que tout conſiſte à employer à-propos l'une ou l'autre.

Remarquons encore qu'à l'époque du miniſtère de Colbert & de l'origine du Journal des Savans, c'étoit le gouvernement qui imprimoit cette direction donnée aux eſprits vers la recherche de tout ce qui pouvoit accroître ou perfectionner les connoiſſances humaines, au lieu qu'au moment où nous nous occupons de la reprise de ce même Journal, c'eſt le vœu le plus fortement exprimé de la nation qui provoque les premiers pouvoirs conſtitués à rouvrir les canaux fermés ou deſſechés de l'inſtruction publique.

La conſtitution à cet égard va plus loin qu'aucun des projets de pacte ſocial qui aient été précédemment eſſayés ou conçus: elle établit, détermine & garantit ſuffiſamment les moyens d'enſeignement, dont elle a laiſſé le développement à la légiſlation, qui ſeule en effet pouvoit embraſſer les détails. Il eſt honorable pour le peuple français que la ſoif de l'inſtruction ſe manifeſte par la demande d'un grand nombre de communes qui ſollicitent l'autoriſation néceſſaire pour organiſer à leurs frais des écoles. Les légiſlateurs & le gou-

vernement favoriseront sans doute de toute leur puissance ces louables dispositions pour régénérer les études, rendre leur marche plus rapide & plus sûre, & produire par la communication des lumières tout l'effet que celles-ci ont nécessairement sur les mœurs.

Nous nous estimerions heureux de concourir en quelque chose à un si grand dessein, en faisant connoître à ceux qui desirent de s'instruire le point auquel sont parvenus parmi nous les sciences, les lettres & les arts, en publiant les découvertes nouvelles, & en donnant une idée succincte des principaux ouvrages en tout genre tant français qu'étrangers, à mesure qu'ils viendront à paroître.

Tel est le but que nous nous sommes proposé, & voici les moyens que nous croyons devoir employer.

Dès qu'un livre sera donné au public, nous nous empresserons d'annoncer son titre, tel que le portera le frontispice. Cette partie de notre Journal ne sera proprement qu'un catalogue, sous le nom usité de *Nouvelles littéraires* : tout au plus y joindrons-nous quelquefois une très-courte notice, soit pour les ouvrages dont l'importance ou le mérite exigeront d'en avertir aussitôt le lecteur, soit pour ceux au contraire qui ne nous paroîtront pas susceptibles d'un extrait plus étendu.

Nous donnerons séparément l'analyse des livres nouveaux que nous croirons les plus utiles & les plus dignes d'être connus, quel que soit le lieu de leur publication & le sujet dont ils traitent, & quelles que soient aussi les opinions qu'ils défendent. Aucun préjugé d'intolérance dans aucun sens, ni sur aucune matière, ne prévaudra sur la justice que nous nous ferons un devoir de rendre à chaque auteur. L'impartialité, telle que nous la concevons, n'est pas la nullité de ces hommes sans caractère qui réduisent tout au pyrrhonisme ; nous soutiendrons comme certain ce qui nous paroîtra fondé sur des principes incontestables ; & sur les questions controversées en tout genre, nous défendrons l'opinion qui n'est la nôtre que parce qu'elle nous paroît la meilleure. Seulement nous nous tiendrons en

garde contre l'aigreur & la mauvaise foi, qui font dégénérer la discussion en dispute, & qui décèlent les écrivains de parti.

Chacun de nos extraits sera signé de la lettre initiale adoptée par son rédacteur, soit qu'il emploie celle par laquelle commence son nom propre, ou qu'il se serve de toute autre ; lui seul sera garant de l'article. L'intention commune à chacun des coopérateurs est d'exprimer avec liberté son jugement, de le motiver, & de ne jamais manquer aux égards qu'on doit à ceux dont on combat les opinions, dont on relève les mépriſes, & dont on critique les productions. Nous sommes loin de croire qu'un ouvrage périodique ne soit que l'aliment de la malignité, ni qu'un journaliste doive être satyrique s'il veut être lu ; nous avons du genre d'écrire auquel nous allons nous livrer, une idée plus noble & plus juste. *Rien n'est beau que le vrai* ; aussi ne transigerons-nous sur aucune vérité, & ne ferons-nous grace à rien de ce qui la blesse, ou de ce qui seroit contraire aux principes du goût : mais on peut défendre & le bon goût & la vérité, sans immoler à la risée publique ceux dont les efforts ne seroient pas heureux. S'il est permis, s'il est nécessaire d'égayer par fois la critique, & de saisir le ridicule dans un écrit, doit-on le verser sur l'auteur ? la morale ne réprouve-t-elle pas ce qui sent l'insulte & l'outrage ; & si l'on plaisante à l'occasion d'une erreur pour la faire mieux sentir, faut-il que la raillerie prenne le caractère d'une offense ?

Nous ferons revivre avec plaisir une institution très-utile, qui remonte à la naissance du *Journal des Savans* & qui depuis a été beaucoup trop négligée. Tout homme de lettres étoit alors admis à demander aux gens instruits de tous les pays, aux bibliothécaires, aux propriétaires de manuscrits & d'éditions rares, ou de collections, des renseignemens sur le sujet qu'il se proposoit de traiter. S'agit-il, par exemple, de donner une édition, ou une traduction nouvelle de quelque ancien écrivain, on sent combien il seroit précieux à celui qui en a formé le projet, de profiter de

de recherches déja faites, & de connoître des sources quelquefois très-pures & très-fécondes quoiqu'ignorées. Et qu'on ne croie pas que divulguer ainsi son propre dessein, ce soit toujours s'exposer à en perdre le fruit: plus d'une fois, il faut le dire pour l'honneur des lettres & de ceux qui les cultivent, on a vu des savans qui, s'étant rencontrés dans le même plan sans le savoir, se sont, dès le moment où ils en ont été prévenus, communiqué le produit de leurs veilles. Malheur aux ames petites, froides, & rétrécies par les calculs de la défiance & de la jalousie! comment pourroient-elles comprendre le charme d'un sentiment qu'elles n'ont jamais éprouvé, la joie des succès d'autrui, & celle qui naît de l'avancement de quelque partie des sciences, lorsqu'on a le bonheur d'en être témoin, même aux dépens de sa propre gloire?

En faisant revivre un usage qui, d'après sa longue désuétude, aura presque le mérite de la nouveauté, nous enrichirons encore notre journal d'un article absolument neuf: ce sera le compte rendu des travaux de l'Institut national des sciences & arts, qui sont dignes, à tant d'égards, de fixer l'attention de nos lecteurs. Nous ne nous bornerons pas à ce qui concerne les quatre séances publiques qui se tiennent le 15 du premier mois de chaque trimestre, & dans lesquelles les secrétaires donnent un court résumé de tous les mémoires qui ont rempli le temps des séances intérieures, pendant les trois mois qui viennent de s'écouler. Nous les ferons connoître chaque quinzaine par un simple énoncé de leur titre & de leur objet; toute espèce d'observation seroit prématurée, pour ne pas dire injuste: on ne peut s'en permettre sur un ouvrage que lorsque le public, en étant saisi par l'impression, ou tout au moins, par une lecture faite en sa présence, se trouve en état de juger à-la-fois l'auteur & le critique; & nous prenons ce dernier mot, non pas dans le sens limité à l'écrivain qui blâme & censure, mais dans son acception la plus étendue, pour désigner celui qui discute & apprécie les productions d'autrui.

Si nous devons nous interdire de prononcer sur des ouvrages qui ne sont point encore connus, nous croyons que c'est satisfaire l'empressement de ceux qui cultivent les sciences & les lettres, de leur apprendre ce que produit le zèle & le talent de tant d'hommes réunis dans un établissement duquel elles ont sans doute beaucoup à se promettre. Annoncer qu'un savant, un littérateur, un artiste s'occupe de telle question, c'est donner des espérances à ceux qu'intéresse sa solution; c'est peut-être procurer à celui qui la traite, une lettre, un mémoire qui lui seront adressés, & qui ajouteront à ses moyens. Nous nous plaisons à croire dans la république des lettres, sinon à la communauté de biens absolue & proprement dite, qui n'y est pas plus admissible que dans l'ordre politique, au moins à la disposition, si desirable & si naturelle d'une liberalité qui enrichit celui qui reçoit sans dépouiller celui qui donne.

Les limites, dans lesquelles nous nous renfermerons par rapport à la notice des séances particulières de chaque classe de l'Institut, ne nous empêcheront pas de donner une plus grande étendue à la publication des mémoires que les membres voudront nous communiquer, au moment où ils les auront lus, & sur-tout à celle de chaque découverte nouvelle. Le recueil des mémoires ne devant paroître qu'annuellement, il importe de ne pas frustrer le public, pendant une partie au moins d'un si long intervalle, de ce dont on peut lui procurer une prompte jouissance; & nous nous hâterons de lui transmettre les nouveaux bienfaits dont l'enrichiront les inventeurs.

Telles sont les vues d'après lesquelles nous entreprenons la continuation de ce journal. Nous sommes prêts à profiter, pour son amélioration, des conseils que les hommes éclairés voudront nous donner, & des critiques auxquelles nous devons nous attendre.

Nous renvoyons, pour les conditions de la souscription & les autres détails analogues, au prospectus déja distribué, & qui sera imprimé sur la couverture de chaque numéro P.

JOURNAL DES SAVANS,

16 NIVOSE AN 5.

Coup-d'Oeil général sur l'état des lettres, des sciences & des arts en Europe au commencement de la cinquième année de la République française.

Avant d'entrer dans le vaste champ des sciences, des lettres & des arts, que nous nous proposons de parcourir pour en faire connoître les produits, nous croyons devoir considérer l'aspect général qu'il présente à des yeux attentifs. Tant & de si grands événemens ont rempli ces dernières années ; la face des choses publiques a essuyé de tels changemens, que l'état de la littérature, des sciences & des arts, a dû, par contre-coup, recevoir aussi quelque altération. L'exposition de ces vues générales aura un double avantage. En nous donnant occasion de rappeler des écrits & des faits qui datent des dernières années, elle formera la liaison de l'époque à laquelle le Journal des Savans n'a plus été imprimé (la fin de l'année 1792) avec l'époque à laquelle nous le reprenons. En faisant connoître l'état présent de la littérature, des sciences & des arts, elle mettra à même de lire avec plus d'intérêt les extraits que nous commencerons à offrir au public dans le prochain numéro.

Les pays du nord de l'Europe dans le continent, ayant été peu troublés pendant ces dernières années, les sciences & les lettres y ont trouvé plus de facilité pour leur culture; mais, d'un autre côté, les esprits y ont été dans un moindre mouvement; l'émulation a été moins agissante.

La Suède est devenue la patrie des sciences naturelles depuis Linneus, Cromstedt, Wallerius & Bergman. Ces savans ont fait la gloire de l'université d'Upsal. Outre cette université célèbre, il s'est établi d'autres sociétés savantes: à Lunden en Scanie & à Gothemburg. Le plan de la société de Gothemburg est d'embrasser la littérature aussi bien que les sciences. Les tomes XIV & XV des Mémoires de l'académie royale viennent de paroître; ils font connoître les travaux des années 1793 & 1794. Le professeur Thunberg s'occupe spécialement de la description des plantes qu'il a découvertes dans ses voyages au Cap de Bonne-Espérance & au Japon; Modeer s'attache à la partie de l'histoire des animaux, qui comprend les *vers*. Westring a découvert dans l'étude des lichens de nouvelles ressources pour la nutrition de l'homme. Hellenius, entre plusieurs tentatives, a obtenu l'accouplement fécond d'un bélier avec la femelle d'un chevreuil. Voilà des découvertes & des travaux dans les sciences naturelles & économiques; nous n'avons pas connoissance d'autant de progrès dans la littérature.

La société formée à Stockholm pour le progrès de toutes les sciences utiles aux citoyens a publié en 1793 un volume de ses Mémoires. On y remarque des recherches sur l'aristocratie en Suède dans les temps anciens; sur le même lichen dont nous parlions il y a un moment, & qui est l'objet d'un produit considérable pour la Suède; des états de produits des terres.

Les sciences sont cultivées en Danemarck, pour ainsi dire, par une sorte de nécessité; il faut bien que les hommes y cherchent

des occupations capables de faire diversion à la tristesse des longues nuits d'hiver.

On n'a point oublié dans l'histoire des sciences le voyage que plusieurs savans envoyés en 1761 par Frédéric II, à la persuasion du comte de Bernstorff, ont fait en Arabie & dans les contrées voisines.

Copenhague a une université & une académie des sciences. Les Mémoires de celle-ci sont publiés en langue danoise; quelques Mémoires seulement ont été traduits en latin. Des gens de lettres se sont rassemblés pour recueillir les monumens relatifs à l'histoire du Danemarck, & ils ont donné plusieurs volumes de la collection des Historiens. Elle a été commencée par Langebeck; elle est continuée par Suhm. Les recherches sur l'histoire & les antiquités du Nord sont l'objet de la prédilection des savans danois. Il faut joindre à ces savans le norvégien Schœning, très-versé dans les antiquités du Nord.

Les moyens d'instruction sont assez nombreux en Danemarck: les paroisses ont des écoles; plusieurs villes ont des colléges, des séminaires, des académies.

Les sciences naturelles sont aussi en honneur en Danemarck. On connoît la *Flora danica*, publiée d'abord par Œder, continuée par Muller, qui s'est occupé ensuite d'une zoologie. On a joint à la connoissance de l'histoire naturelle le luxe des arts, dans un recueil contenant la description des coquillages les plus rares: les figures coloriées y sont d'une grande beauté, & accompagnées de descriptions en latin, en français & en allemand.

Les autres parties des sciences utiles & agréables ne sont pas négligées. Il s'est établi à Copenhague une société de médecine, & une de chirurgie, une société économique, une société de belles-lettres, une société typographique, une société de jurisprudence; une académie de peinture, sculpture & architecture. On trouve dans la ville des collections publiques & particulières de livres, de tableaux, d'histoire naturelle, d'antiquités & de médailles; elles y sont même en grand nombre.

Personne n'ignore les efforts incroyables qui ont été faits pour établir en Russie le goût des lettres, des sciences & des arts. On y a appelé, de toutes les contrées de l'Europe, des hommes instruits. On a acheté des bibliothèques entières, de riches cabinets de tableaux & de médailles. La collection de Crozat & celle de Houghton sont passées de France & d'Angleterre en Russie. A Moscow, on enseigne dans l'université l'histoire des lois de Russie & la jurisprudence universelle, la littérature, la versification latine & russe, l'arithmétique, la trigonométrie, l'optique, l'histoire ancienne & moderne, l'introduction à la connoissance de la philosophie morale, l'anatomie, la médecine, le droit romain, la langue angloise, la logique, la métaphysique, la botanique d'après Linneus, les langues française & allemande.

L'académie impériale des sciences fondée à Pétersbourg par Pierre premier n'a cessé d'élever des monumens de ses travaux. Catherine a augmenté les revenus de l'académie; elle a ouvert de nouvelles routes aux connoissances; elle a dressé le plan de nombreux voyages dans l'intérieur de l'empire pour y étudier toutes les parties de la nature. Parmi les membres les plus modernes de l'académie impériale on remarque les Euler, Pallas, Muller, Ferber, Lexel, Goloyin, &c. La bibliothèque de l'académie est presque toute formée de conquêtes; elle doit son origine à 2,500 volumes que Pierre premier prit à Mittau dans la guerre contre la Suède; elle a été enrichie en 1772 par la collection de livres que le prince Radzivill avoit rassemblée à Newitz, & dont les Russes s'emparèrent. On trouve dans cette bibliothèque beaucoup de livres chinois; quelques personnes assurent que la collection en est plus considérable ici que dans aucune autre bibliothèque de l'Europe.

L'académie des arts a été séparée, par Catherine, de l'académie des sciences; elle a trois cents élèves auxquels, indépendamment des premiers élémens des sciences, on enseigne, selon leur capacité, la peinture, la gravure, la sculpture, l'horlogerie, &c.

Il y a de plus, à Pétersbourg, une société libre économique, plusieurs bibliothèques publiques & particulières, quatorze imprimeries, dix-huit librairies, &c. Cependant tout cet appareil de sciences assure-t-il que les Russes soient effectivement artistes, savans, lettrés? On ne sera point surpris de cette question si l'on réfléchit qu'il en a été jusqu'à ce jour des savans qui ont habité la Russie ainsi que des objets d'arts qui ornent ses galeries & ses cabinets. On les a transportés dans la Russie; ils n'y sont pas nés. Lorsqu'Elisabeth, à son avénement au trône, eut donné une nouvelle existence à l'académie, on admira comme un prodige que deux Russes, Lomonosof & Rumowski, après avoir été faire leurs études dans des universités étrangères, pussent être inscrits au nombre des académiciens. Aujourd'hui encore il n'en est guères autrement. Entre les célèbres voyageurs auxquels Catherine donna la mission d'étudier les terres & les limites de son empire, Gmelin étoit professeur à Tubingue avant qu'il eût été appelé à Pétersbourg; Guldenstedt étoit né à Riga, mais il avoit fait ses études à Berlin & à Francfort-sur-l'Oder. Pallas est né à Berlin, en 1741; il ne s'est rendu à Pétersbourg qu'en 1767. Comment les sciences & les arts le feroient-ils naturaliser en Russie? Coxe, des voyages duquel j'ai tiré la majeure partie de ce que je viens de rapporter, observe que la Russie est, du moins quant à la généralité de la nation, dans le même état où étoit la plus grande partie de l'Europe au onzième & douzième siècles, lorsque le système féodal étoit sur son déclin, & que la couronne commençoit à affranchir ses serfs. Les élèves des colléges & des académies ne sont point des hommes libres: ils végètent dans le même état de servitude qui pèse encore sur la plupart des habitans; &, à dire vrai, il est impossible que le génie conçoive lorsque l'ame craint, à chaque instant, le knout pour l'individu qu'elle anime. Catherine a forcé la nature au moral comme un autre orgueilleux avoit voulu la forcer au physique en établissant un palais immense sur des marécages. L'effet de ces tours de force ne sauroit être très-long:

le sort de la Russie dépend totalement, pour l'avenir, de la manière de gouverner que le nouvel empereur voudra ou pourra adopter.

La Pologne a eu jadis son Horace dans la personne de Sarbiewi; elle a eu un grand nombre d'historiens & d'autres hommes qui ont écrit sur ses lois & sur sa constitution politique. On chercheroit vainement aujourd'hui des littérateurs & des poëtes sur un territoire désolé par les révolutions intérieures & par l'ambition des puissances voisines. Ces événemens ont conservé la classe des auteurs politiques, en leur fournissant de trop funestes & trop nombreuses occasions d'écrire; on a discuté le droit des princes, tandis qu'ils s'emparoient des palatinats. Poniatowski favorisoit, dit-on, les lettres; & Coxe assure que, sous son règne, les savans polonois ont fait paroître plus d'ouvrages estimables sur toutes sortes de sujets, qu'il n'en avoit paru dans aucune période de même étendue. On voyoit à Grodno un collége de médecine & un jardin de botanique: un naturaliste français avoit la surintendance de l'un & de l'autre. Dans la même ville & aux environs, on avoit établi des manufactures: elles étoient encore dans l'enfance, lorsqu'elles furent visitées par Coxe. Il faut que ce pays renaisse avant que les habitans qui le peupleront puissent recouvrer leur existence dans la république des lettres.

Si les bornes de cet écrit nous permettoient de nous livrer à des détails sur l'état des sciences, des lettres & des arts en Allemagne, on seroit surpris des contradictions singulières & nombreuses qui régnent sur ces objets, comme sur tant d'autres, dans cette vaste contrée. Par rapport à la littérature, on remarqueroit, dans les villes libres & dans divers États, la liberté de la presse presque illimitée, tandis que la loi générale de l'Empire établit une rigoureuse censure. On publie à Vienne un *index*, comme à Rome. Sa base est une règle qui laisse tout à l'arbitraire, & qui est écrite dans la capitulation de Léopold II, d'interdire tout écrit contraire au

au ſens commun. Par rapport aux ſciences & aux arts, on remarqueroit dans quelques lieux l'inertie la plus froide à côté de l'activité toujours occupée à & opérer à perfectionner. On obſerveroit, dans quelques cantons, une profonde ignorance, malgré les efforts inouis de Joſeph pour faire inſtruire la jeuneſſe & multiplier les lumières; la barbarie à côté d'une maſſe énorme de livres de tout genre. Mais laiſſons ces détails après nous être contentés d'en indiquer la cauſe dans la conſtitution politique d'Allemagne, dont le réſultat eſt tel, que deux arpens de terre contigus, à plus forte raiſon deux villes éloignées l'une de l'autre de quelque diſtance, ſe trouvent régis par des principes tout divers.

Généraliſons nos vues, & parlons d'abord des belles lettres. On pourroit dire qu'à partir de l'époque de la réformation, l'Allemagne eſt devenue un atelier d'érudition : mais la plupart des auteurs écrivoient alors en latin; & ceux qui voulurent enſuite compoſer en allemand ne parloient qu'une langue barbare, entremêlée d'expreſſions latines auxquelles ils avoient recours pour rendre leurs idées. Il y a actuellement environ 50 ans que l'on conçut à Leipſick quelque ſentiment de ce qu'on appelle le ſtyle. Pluſieurs hommes d'eſprit & de goût, à la tête deſquels ſe mirent Rabener, Cramer & Gellert, entreprirent de réformer les vices du langage, communs alors aux ſavans, auſſi bien qu'au peuple. Leurs tentatives furent heureuſes, & ce n'eſt que depuis cette époque qu'on trouve en Allemagne des ouvrages bien écrits, ſoit en proſe, ſoit en vers. Quelques perſonnes ſe plaignent encore de la trop grande abondance des expreſſions françaiſes & anglaiſes qu'on tente de *germaniſer*, s'il eſt permis de le dire ainſi, au moyen de la terminaiſon. Ces perſonnes ne conſidèrent pas que la langue germanique n'étant ni le produit ni un dialecte de nos langues modernes, mais une langue mère & ancienne, il eſt impoſſible qu'elle ne manque pas de termes néceſſaires pour déſigner une multitude d'idées nouvelles & d'objets qui n'exiſtoient pas au temps de ſa formation. Il faut donc adopter des termes nouveaux.

Journal des Savans, 16 nivôſe, an 5.

ils ajoutent à la force que cette langue tire de la faculté de composer & sur-composer les mots, l'abondance & même le luxe de la richesse. Les bons écrivains modernes joignent à ces premières qualités une grande clarté; ils l'acquièrent en usant beaucoup plus sobrement que leurs prédécesseurs, des inversions que la langue autorise. L'allemand le plus pur se parle à Leipsick.

Il n'est pas de contrée où les moyens principaux & accessoires propres à faciliter les études soient en plus grand nombre & à moindres frais qu'en Allemagne. Les Luthériens ont seize universités; les Réformés trois; les Catholiques dix-sept. Outre ces grands établissemens, on y compte trois cent cinquante maisons d'institution pour les sciences. L'imprimerie n'y est pas belle, mais les livres sont nombreux & à bon marché. Leipsick est la grande place de commerce pour la librairie; on s'y rend aux deux foires de Pâques & de Saint-Michel: la première est fréquentée ordinairement par plus de deux cents libraires allemands & par une centaine de libraires étrangers. Il s'y fait pour environ dix millions de livres tournois d'affaires en livres. Avec tant de facilité les écrivains se sont multipliés en Allemagne: dans l'année 1790 on en comptoit 6,200 connus. Les nouveautés littéraires qui parurent cette même année dans les deux foires de Leipsick, furent au nombre de 4,300; on estimoit à 5,000 articles ce qui avoit paru de nouveau dans toute l'Allemagne, en y comprenant les nouvelles éditions & les traductions.

Ces traductions occupent un grand nombre d'écrivains. Il ne paroît pas en France ou en Angleterre un livre capable de produire quelque sensation, qu'il ne soit aussitôt traduit. Ceux qui s'en emparent les premiers ont soin, pour éviter la concurrence, d'annoncer qu'ils ont entrepris telle traduction. Cela n'empêche pas que quelquefois il ne paroisse plusieurs traductions du même livre: il en existe au moins deux de Buffon; & souvent ces traductions sont accompagnées de notes intéressantes dont il seroit très-à-propos

(pag. 21)

de faire usage dans les nouvelles éditions du texte original. Sans doute, entre un si grand nombre de productions il s'en trouve de foibles ; mais on ne sauroit nier que parmi les auteurs allemands beaucoup ont acquis une juste célébrité dans les divers genres de sciences. Nous ne rappellerons que quelques-uns des plus modernes : Reiske, Michaelis, Ernesti, Heyne, pour les langues anciennes ; Noesselt, Zollikofer, pour la religion ; Basedow, Weisse, Campe, pour l'institution de la jeunesse ; Gellert & Schmidt, pour la morale ; Pütter, Nettelbladt, Koch, pour la jurisprudence ; Achenwall, Mœser, pour la politique ; Schlœzer, Nicolai, sur les droits des peuples & leur état dans la société ; Ign. Schmidt, Schiller, Heinrich, pour l'histoire. Archenholz a donné dans ce genre & dans celui de la description des habitations & des mœurs des peuples, une multitude d'ouvrages : ce ne sont que des compilations ou des traductions ; mais il a fait connoître à ses concitoyens des trésors précieux. Les Allemands appellent leur Büsching le père de la géographie, & le *maréchal-des-logis* de l'Europe. Ils citent aussi parmi leurs compatriotes de grands poëtes, Haller, Hagedorn, Klopstock, Kæstner, Zacharie, Wieland, & Gessner, quoique celui-ci n'ait écrit qu'en prose. Ils ont dans le même Gessner, dans Gellert, dans Lessing, des fabulistes & des conteurs agréables ; dans Rabener, un satyrique plein d'esprit & de finesse, infiniment estimable s'il n'eût pas tant écrit.

En général, les Allemands recueillent plus qu'ils n'inventent ; quelquefois aussi ils produisent des idées neuves, des spéculations inattendues capables de faire époque dans le monde littéraire. De ce genre est le nouveau système de *philosophie spéculative-sceptique de Kant*, qui fait, depuis quelques années, un grand bruit en Allemagne, & arme, les uns contre les autres, dialecticiens & métaphysiciens.

Les hautes sciences, l'histoire naturelle, la médecine, les arts, ne sont pas moins cultivées que les lettres. L'Allemagne a plusieurs

académies & sociétés publiques de savans & beaucoup de sociétés particulières. Les grandes bibliothèques ne sont pas rares : on compte dans la bibliothèque de Vienne 10,000 manuscrits & 200,000 volumes imprimés; dans celle de Berlin, des manuscrits très-rares & 150,000 volumes imprimés; à Dresde, 140,000 volumes imprimés & 20,000 manuscrits. On a des cabinets d'histoire naturelle & de médailles à Vienne, Dresde, Gotha, Iena, Brunswik, Cassel, Manheim; des galeries de tableaux à Vienne, Dresde & Sans-Souci. Parmi les naturalistes on remarque Haller, Gmelin, Gleditsch, Erxleben, Martini, Klügel, Murray; parmi les maîtres d'économie rurale, Schreber, Hirschfeld, V. Borck; pour les mathématiques, Segner, Kæstner, Hæfsler, Véga. Les Allemands revendiquent l'astronome Herschel, quoiqu'il ait fait ses observations en Angleterre. Ils nomment leurs antiquaires, leurs peintres, à la tête desquels est Mengs; leurs architectes, leurs graveurs : mais ils se plaignent que cette partie des arts, la gravure, a beaucoup souffert dans ces derniers temps. La science de la metallurgie appartient, de quelque manière, en propre à la Saxe. On cite parmi les hommes qui s'y sont distingués & qui s'y distinguent encore, Margraf, Pott, Crell, Wiegleb, Greu, Jaquin, V. Born, Gerhard, V. Veltheim, Klaproth.

Il est fâcheux qu'on ait prostitué cette belle science & celle de la chymie à la recherche de la pierre philosophale : recherche qui a peut-être plus de partisans en Allemagne que par tout ailleurs.

Les médecins allemands sont au nombre des meilleurs de l'Europe. La chirurgie n'y a pas fait les mêmes progrès, parce qu'elle n'a pas été suffisamment honorée. On y met trop peu de différence entre le barbier & le chirurgien.

Ajoutez à tous les avantages dont nous avons présenté le tableau sommaire, celui de se communiquer par une multitude de journaux toutes les nouvelles relatives aux lettres, aux sciences & aux arts. Qu'il suffise de citer le *Journal universel de littérature* & la *Feuille de correspondance*, qui s'impriment à Iena. Ce journal s'envoie jusqu'en Amérique

& dans les Indes Orientales. On y a compté, en 1790, 1805 articles, dont 1397 étoient l'annonce d'ouvrages allemands, & 408 l'annonce d'ouvrages étragers.

Quoique la conformité de la langue entre les Suiſſes & les Allemands nous ait donné lieu de nommer déja quelques-uns des écrivains de la Suiſſe, cette contrée exige des indications particulières. Les lettres ont été cultivées avec ſuccès dans pluſieurs cantons de la Suiſſe. Le titre de ſavant eſt en quelque ſorte héréditaire dans la famille de Geſſner à Zurich. Cette ville s'eſt honorée auſſi de Bœdmer, auquel ſon âge, ſes talens & ſon goût, ont fait donner le titre de Neſtor de la Suiſſe & de patriarche de la littérature allemande. On le conſidère comme le premier qui ait ramené en Allemagne le goût & l'étude des Grecs, & qui ait enſeigné à les imiter. Bâle a encore des Bernoulli : l'un d'eux a formé un cabinet d'hiſtoire naturelle des plus riches qu'un particulier puiſſe poſſéder.

Nous réunirons à la Suiſſe l'état de Genève. Là nous rapprocherons de l'ancien Scheuchzer, les Bourrit, les Sennebier, les Sauſſure, tous également connus par leurs voyages dans les Alpes. Duluc a donné plus d'étendue à ſes travaux. Ch. Bonnet (mort le 20 mai 1793) a embraſſé dans ſes écrits la nature entière : il a autant inſtruit l'homme par ſes conſtantes vertus que les ſavans par ſes doctes méditations.

La librairie eſt un grand objet de commerce en Suiſſe, particuliérement à Bale & à Lauſanne. Dans cette dernière ville il ſe débite plus de livres français ; dans la première, plus de livres allemands : les deux villes forment l'entrepôt de la librairie pour l'Allemagne & la France. Zurich a eu la ſatisfaction de voir un littérateur aimable imprimer ſes propres ouvrages & mettre dans leur forme extérieure la même grace qu'il avoit miſe dans leur compoſition. Les deux éditions *in-4°* & *in-18* des œuvres de Geſſner, imprimées par lui-même à Zurich, ſont de belles & de jolies éditions. Le texte allemand y eſt imprimé avec les mêmes caractères dont nous nous ſervons : c'eſt un uſage qui ſe pratique quelquefois en

Allemagne ; l'on commence à y parler d'éditions faites avec des caractères de Didot, sur du papier vélin. Les lettres qu'on appelle latines ont à nos yeux, peut-être par l'effet de l'habitude, plus d'agrément que les lettres allemandes : quelques personnes préfèrent de lire l'allemand imprimé avec ses propres caractères. Ce qui inspire de l'éloignement pour les caractères allemands, c'est que souvent ils sont mal gravés, employés trop long-temps & après qu'un grand nombre de tirages les a usés, imprimés sur un papier presque gris, mal tirés, les pages disposées sans marges suffisantes, sans titre courant, &c. Cependant il ne faut pas s'imaginer qu'on ne sauroit faire avec des caractères allemands des livres d'une belle forme. Je me contenterois de citer en preuve du contraire, l'édition *in*-4°. des voyages de Biron, Wallis, Carteret & Cook donnée à Berlin en 1774.

L'Italie, depuis si long-temps célèbre par ses chefs-d'œuvre dans les lettres, les sciences & les arts, n'est pas encore épuisée par la multitude de ses productions. L'Europe savante a accueilli avec reconnoissance les descriptions qui lui ont été données d'une partie des monumens d'Herculanum & de Pompéia ; mais combien n'excite pas de regrets la négligence avec laquelle on a traité une partie de ces monumens, & l'économie ou l'insouciance qui ont fait enfouir de nouveau à Portici les manuscrits enterrés à Herculanum ? Les Italiens alimentent leurs presses de traductions de livres étrangers & de magnifiques éditions. C'est à Parme que brillent les superbes caractères de Bodoni : on se plaint que les éditions de ce typographe célèbre ne sont pas absolument correctes : on lui reproche le prix excessif auquel il les a portés. La grande fabrique d'éditions ordinaires est à Venise : là on a réimprimé beaucoup de livres anciens ; une immense collection des conciles, dont le trentième volume, contenant les conciles depuis 1431 jusqu'en 1439, a paru en 1792 ; elle doit former la collection la plus complète en ce genre. Zatta, qui

a donné la plupart de ces éditions, après avoir publié en italien le recueil des voyages écrits en français par Berenger, donne actuellement les voyages de Meares, Portlock, Dixon; il fait aussi imprimer la traduction italienne de l'ouvrage allemand de Campe, intitulé : *Recueil des voyages par terre & par mer.* C'est la collection des voyages modernes les plus curieux : les relations y sont présentées du côté de la critique & de l'étude de l'esprit humain, plutôt que sous le rapport des découvertes géographiques & physiques.

Zatta a également sous ses presses une nouvelle édition de la traduction de la Bible en langue vulgaire par Martini, archevêque de Florence.

On imprime actuellement à Florence la relation entière des voyages de Cook dans une collection intitulée, *Ouvrages d'utilité générale*, qui se distribue par suite de livraisons. On y a imprimé les voyages de Meares; on y imprime ceux de Pallas.

On a publié à Lugano un ouvrage assez considérable enrichi de cartes & de portraits, sous le titre de *Vue des affaires actuelles de l'Europe*, ou *Histoire de la guerre présente* (en italien). Le vingt-sixième volume *in*-8° a paru depuis peu & contient le récit des événemens jusqu'à la fin de l'année 1796 (vieux style). L'empereur Joseph II avoit ordonné de grands établissemens pour l'instruction publique à Pavie. Un homme célèbre, l'abbé Spallanzani, est professeur d'histoire naturelle dans l'université de cette ville. En 1788 elle a perdu un autre naturaliste célèbre, J. Ant. Scopoli. Un gros volume de Nicolas Spedalieri, imprimé à Assise en 1791, sous le titre de *Droits de l'Homme* (*de Diritti dell' Uomo*) feroit croire que dans cette partie de l'Italie on s'occupe des grandes questions de l'état de l'homme en société; mais on seroit induit en erreur : l'auteur n'a rien de commun avec les Beccaria & les Filangieri. Parmi les sociétés nouvelles établies en Italie, on doit remarquer la société italienne de Vérone, qui a déja donné plusieurs volumes de Mémoires de mathématiques & de physique, il s'en trouve de très-intéressans.

Rome a facilité le progrès des lettres par les copies & les extraits qu'elle a permis de prendre au Vatican. Plusieurs antiquaires ont fait imprimer depuis peu, à Rome, de doctes dissertations ; on y a imprimé aussi quelques traductions nouvelles d'auteurs classiques ; en un mot, le goût de la littérature, des antiquités & des sciences, s'entretient dans toute l'Italie.

La France, tourmentée depuis sept ans par une suite non interrompue de révolutions, a-t-elle cessé de fournir au genre humain le tribut qu'il a droit d'attendre d'une nation éclairée ? ou plutôt ne s'est-elle pas réveillée de l'assoupissement qui commençoit à l'engourdir ? Si nous jetons les yeux sur l'état des sciences, des lettres & des arts à l'époque de 1789, il sera difficile d'y méconnoître des symptômes de langueur. Depuis quelques années la librairie présentoit beaucoup plus de traductions, de collections, de nouvelles éditions, qu'elle ne présentoit d'ouvrages originaux. Or, quelqu'estimables & quelqu'utiles que soient les ouvrages de la première classe, on ne sauroit disconvenir qu'il y a une distance infinie entre les ouvrages de ce genre & le fruit d'une conception neuve, le résultat d'idées, de discussions, de recherches qui appartiennent en propre à leur auteur. Exécuter une copie, même parfaite, est bien au-dessous de créer un modèle.

Le dernier livre de littérature qui parut avant la révolution, fut le Voyage d'Anacharsis en Grèce, par l'abbé Barthelemi (mort le 30 avril 1795). L'ouvrage n'attacha pas moins par sa perfection que par la surprise que fit naître une érudition aussi vaste que sagement ménagée : ce dont on n'avoit presque plus d'exemple. L'attention fut détournée, pour quelques instans, des objets politiques dont toutes les têtes commençoient à se remplir. Il semble que le livre eût été préparé pour fournir, comme passe-temps agréable, des consolations à la foule des malheureux parmi lesquels son auteur se trouva bientôt compris.

Le

Les Allemands & les Italiens ne tardèrent pas à s'emparer du voyage d'Anacharsis & à le traduire.

On étoit occupé en 1788 à recueillir les monumens des arts : on formoit un musée ; mais on marchoit à pas lents. Le plus grand monument de l'architecture moderne, la nouvelle église de Sainte-Geneviève n'étoit pas terminée. On faisoit exécuter aux dépens du trésor public quelques statues & quelques tableaux d'histoire. L'éducation étoit languissante & foible. Telle étoit alors la situation des choses ; quelle a-t-elle été dans l'intervalle qui s'est écoulé depuis cette époque ? quelle est-elle aujourd'hui ?

Une révolution ne sauroit s'opérer sans troubler les sciences & les arts. Tout ce que l'on peut souhaiter dans de telles circonstances, c'est d'abord que l'on conserve autant qu'il est possible ; car on espéreroit en vain de ne rien perdre au sein de mouvemens subits & violens, organisés ou soutenus par des hommes qui, s'ils ne sont pas les ennemis des arts, au moins n'ont aucune idée de leurs avantages. Ce que l'on doit désirer ensuite, c'est que l'on jette d'avance quelques fondemens pour reconstruire le grand édifice de l'instruction publique, & mettre en œuvre, lorsque les évènemens le permettront, la nouvelle énergie que les secousses d'une révolution donnent aux esprits ; c'est enfin de réparer les pertes que l'on n'aura pas pu éviter. Nous avons obtenu dans le cours de la révolution tout ce que nous pouvions espérer : nous avons joui au-delà de ce que nous devions attendre.

Dès les premiers momens où la suppression de diverses maisons publiques menaça la France de la perte ou de la dispersion de monumens des sciences & des arts, une commission formée de savans distingués dans tous les genres fut chargée de conserver les monumens ; elle y donna ses soins, & la preuve de ses succès est sous les yeux du public, soit au musée du Louvre, soit au musée établi dans la ci-devant maison des Petits-Augustins. On donna dans la suite une nouvelle forme à cette commission ; on établit des dépôts

pour recevoir les livres; d'autres pour les tableaux & les gravures; d'autres pour les machines; d'autres enfin pour la musique & les instrumens. La bibliothèque nationale a pris des accroissemens considérables: Millin y donne des leçons d'antiquités; Langlès & Sylvestre de Saci, des leçons de persan & d'arabe. L'imprimerie du Louvre a changé de dénomination; elle n'a perdu aucune de ses richesses.

La première assemblée nationale, ou assemblée constituante, n'avoit pas perdu de vue les établissemens d'instruction publique; les travaux de Mirabeau & de Talleyrand le prouvent: mais le temps manqua pour les exécuter. La Convention fut plus heureuse: elle a fondé des grands établissemens, les écoles primaires, les écoles centrales, les écoles spéciales, le conservatoire de musique, l'école polytechnique, le bureau des longitudes, l'institut national des sciences & des arts. Il ne faut pas se dissimuler que quelques-uns de ces établissemens ont encore besoin de lois pour les compléter & les perfectionner; qu'il y a peut-être des changemens nécessaires à certains égards, sur-tout pour mettre les enfans & les jeunes gens à portée de recueillir entièrement les fruits que l'établissement des écoles supérieures leur assure: mais enfin les principaux fondemens sont jetés, les dépenses sont ordonnées, & nous aurons sûrement bientôt une éducation publique. Les pensionnats, les gymnases, commencent à se rétablir; & l'on doit savoir gré au citoyen Oberlin, membre de l'institut national, & à ses coopérateurs, de l'exemple qu'ils viennent de donner, de l'établissement à Strasbourg d'un gymnase formé sur d'excellentes vues (1). Nous avons conservé les anciennes écoles d'architecture & de dessin, celles des sourds & muets, celle des aveugles-nés.

L'institut national remplace avantageusement les académies, en obligeant, pour ainsi dire, tous les arts & toutes les sciences à fraterniser par leur réunion; le collége de France subsiste; le

(1) Voyez le prospectus distribué par le citoyen Oberlin, en date du 4 vendémiaire an 5.

Lycée républicain eſt le même établiſſement où ſe raſſembloient, avant la révolution, des hommes célèbres pour donner aux ſouſcripteurs des leçons ſur les parties les plus intéreſſantes des connoiſſances humaines. Il s'eſt formé une ſociété libre des ſciences, belles-lettres & arts; une ſociété libre de ſanté; une ſociété libre d'inſtitution & vérification d'écriture, arts & belles-lettres. Toutes ces ſociétés ou ont déja commencé à publier, ou vont publier leurs journaux & leurs mémoires; ainſi, ſous un premier point de vue, & malgré les pertes que nous regrettons ſincèrement, on n'a pas à ſe plaindre qu'il manque de perſonnes dont les veilles & les talens ſont conſacrés à l'avancement des ſciences; on n'a pas à ſe plaindre qu'on manque de maîtres dans les beaux arts, lorſqu'on peut ſe former ſous les yeux de Vien, de Pajou, de Houdon; que les arts agréables ſont perdus, lorſqu'on poſſède encore Grétry, Goſſec, Molé.

D'excellens ouvrages n'ont ceſſé de paroître dans les diverſes parties des ſciences depuis le commencement de la révolution. Les recherches & les découvertes en chymie ont toujours été ſoutenues par Fourcroy, Berthollet, Guyton-Morveau. Laplace a expoſé le ſyſtême du monde avec une clarté & une exactitude nouvelles; Couſin a mis à la portée des jeunes géomètres le calcul différentiel; Delambre & Méchain ont rapidement avancé les travaux de la meſure de la méridienne; Lalande a dreſſé des tables très-utiles pour les navigateurs; Prony marche à côté de Belidor dans ſes traités d'architecture hydraulique. Le Journal des écoles normales ne contient-il pas les élémens de toutes les ſciences; & le Journal de l'école polytechnique, le tableau fidèle de leur ſituation, & l'hiſtoire de leur avancement général?

La communication entre les ſavans étrangers & ceux de la France, la communication entre les ſavans de l'intérieur eux-mêmes, étoit précédemment beaucoup moins facile & moins fréquente que le bien des lettres ne le demandoit: elle s'établit dès à préſent plus

vaſte & plus rapide; & ſi l'on calcule ce que nous devons eſpérer à cet égard dans une ſituation de paix d'après ce qui a lieu pendant la guerre, on peut ſe flatter que déſormais nous n'aurons plus à envier aux Anglais & aux Allemands l'étendue & la célérité de leurs correſpondances littéraires.

La guerre même, fléau deſtructeur, n'a-t-elle pas forcé en quelque manière de nouvelles découvertes? Ne ſont-ce pas les beſoins qu'elle a fait naître qui ont perfectionné la fabrique du ſalpêtre & celle des armes; préſenté un but à l'aéroſtatique; mis en œuvre les combinaiſons du télégraphe? N'eſt-ce pas la guerre qui nous a mis en état de réparer une partie de la perte des monumens & des arts? Nos armées ont conquis des monumens, & ceux qui ſe ſont plaints qu'on tranſportât des morceaux précieux du Vatican à Paris, oublioient que la bibliothèque d'Heidelberg avoit été tranſportée du Palatinat au Vatican. (pag. 224 et)

Les traductions ont continué à occuper une partie de nos littérateurs, les ſuperbes éditions nos typographes. Parmi ceux-ci, les uns n'avoient qu'eux-mêmes pour objet d'émulation. Les Didot ont cherché à faire mieux que ce qu'ils avoient fait; d'autres ſe ſont efforcés de s'élever à la perfection de leurs modèles. Les planches de l'hiſtoire naturelle des oiſeaux d'Afrique de le Vaillant ſurpaſſent par leur beauté celles de l'ornithologie de Buffon. Les traducteurs ſe ſont particulièrement attachés à faire connoître les voyages modernes, écrits qui donnent ſans contredit l'aliment le plus agréable à la curioſité, le plus nutritif à la philoſophie.

Il exiſtoit une ſcience peu connue parmi nous, ou concentrée à-peu-près dans ce qu'on appeloit les bureaux des affaires étrangères: l'étude de la *Géographie ſtatiſtique* de l'Europe; c'eſt-à-dire, la connoiſſance comparée des forces des états de l'Europe. Le citoyen Arnould nous avoit initiés, dès 1791, dans une partie de cette ſcience par ſon traité de la balance du commerce; il vient d'y ajouter des réflexions ſur le ſyſtême maritime & politique de l'Europe: mais, encore une fois, ce n'eſt là qu'une partie

de la *statistique* : les maîtres en ce genre sont les Allemands : il faudroit les traduire, les étudier & les surpasser.

Si nous eussions écrit il y a un certain nombre d'années, nous aurions eu long-temps à parler des travaux scientifiques qui se faisoient à Leyde, à Utrecht, à Amsterdam ; des découvertes de Swammerdam, des aphorismes de Boerhaave, des expériences de Musschenbroech, des commentaires de Greuw, de Gronove, &c. Aujourd'hui nous n'avons presque à annoncer qu'une superbe édition d'une anthologie grecque, dont le premier volume a paru à Utrecht en 1795, par les soins de Jér. de Bosch. Les livres deviennent rares dans le pays où les Elzeviers & les Hackius en publièrent un si grand nombre : de même qu'à Anvers les presses de Plantin sont conservées, mais à peine une seule est-elle en activité.

Le Portugal semble ne s'être pas refait des efforts surnaturels qu'il lui a fallu pour produire le Camoëns. Quoique ce royaume ait des universités, des académies, les sciences y sont dans le plus triste état : les nouveaux établissemens qu'on a faits dans l'université de Coïmbre en 1772 & 1773 n'ont pas pu lui rendre la vie.

A l'égard de l'Espagne, c'est une contrée où, comme dans l'Allemagne, on est étonné des oppositions qui tranchent les unes avec les autres. La cause de ces contrastes n'est pas la même que celle qui les établit en Allemagne : ici elles naissent de l'état encore présent de l'empire ; là elles résultent de l'ancien état de l'Espagne. Plusieurs petits royaumes la partageoient ; plusieurs peuples divers l'habitoient. Leurs mœurs & leurs lois étoient différentes : leur goût & leur aptitude pour les sciences, les lettres & les arts, varioient également. On a cherché à raviver en Espagne les manufactures & les arts : les succès étoient mérités ; cependant ils n'ont pas été obtenus. Les sciences y languissent : il a fallu cinq ans pour ouvrir à Valence une académie des beaux arts, fondée par le roi en 1768. C'est en Espagne qu'on trouve la plus ancienne institution de leçons d'histoire naturelle. Alphonse X, roi de

Castille, fondateur de l'université de Salamanque en 1254, y établit deux chaires pour l'histoire naturelle. Une des sciences dont on s'occupe le plus maintenant en Espagne, c'est la botanique. Antoine-Joseph Cavanilles, un disciple de Jussieu & de Thouin, en a porté le goût au-delà des Pyrénées, & il a été assez heureux pour trouver des émules. On vient de publier à Madrid un grand ouvrage sur la législation tant de l'Espagne que des Indes : on lui a donné, en style du quinzième siècle, le titre de *Théâtre de la Législation universelle de l'Espagne*. D. J. B. Muñoz promettoit une histoire du Nouveau-Monde, écrite d'après des pièces peu connues : il n'en a paru encore qu'un volume en 1793. On y imprime aussi quelques livres d'amusement. Les presses renommées sont celles d'Ibarra, d'où sont sortis le Salluste & le Don Quichotte.

L'art le plus pratiqué en Espagne est celui d'exploiter les métaux précieux : le défaut des Espagnols est d'en trop exploiter; & leur tort est de les exploiter pour les autres nations.

Un objet qui mérite d'être étudié en Espagne est l'état & le progrès des établissemens faits dans la Sierra Morena, dus principalement aux soins d'Olavidès.

Nous terminerons ce tableau par la considération de l'Angleterre. Si ailleurs on sait penser, inventer & commencer, là on réfléchit, on fait & on termine : si ailleurs on sait recueillir des matériaux, là on les met en œuvre. Quelque partie des sciences, des arts & des lettres que vous examiniez, vous les trouverez toutes florissantes. L'agriculture vous intéresse-t-elle ? Arthur Young va vous apprendre, d'après ses observations personnelles, quel est son état dans toutes les parties de l'Europe; il vous en enseignera les élémens & les principes. Vous pourrez ensuite consulter les mémoires des sociétés anglaises, leurs registres, & vous y verrez le cultivateur Rivington couronné par ses pairs, pour avoir planté, dans le cours d'une année, 62,191 pieds d'arbres. Parcourez les campagnes, leur abondance vous charmera. Peut-être jugerez-vous que la multi-

plication excessive des chevaux a nui à la culture des grains destinés à alimenter les hommes. Et ne croyez pas non plus que jamais vous n'y rencontrerez des landes. Desirez-vous connoître la botanique ? parcourez le parc de Kew ; écoutez Bank : voyez ses collections & les écrits de ses élèves. Sur toutes les parties de l'histoire naturelle, actuellement l'étude favorite de l'Angleterre, on vous présentera les plus superbes ouvrages, des collections magnifiques. S'il s'agit de manufactures, lisez les descriptions des ateliers & des machines en mouvement à Birmingham. Les poinçons de Baskerville ont été vendus à un Français; Figgin en a gravé de plus beaux ; & l'imprimeur Bensley en relève l'éclat par l'exactitude du tirage & le choix du papier vélin. Une de ses plus belles productions est *les vues de Mysor*, dont le texte est imprimé en anglais & en persan. Voulez-vous prendre le peuple anglais au sortir de l'enfance? Informez-vous de la manière dont on l'élève à Cambridge & à Oxford ; suivez-le dans ses exercices & dans ses voyages ; considérez-le ensuite méditant sur ce qu'il a appris ; ajoutant toujours par de nouveaux succès, au produit de ses terres, à la beauté de ses troupeaux & de leurs laines, à la vélocité de ses chevaux, à la célérité & à l'économie de ses manufactures ; exploitant les mines, purifiant les métaux ; employant pour travailler l'étain, le cuivre & le fer, 120,000 hommes sous terre, 80,000 hommes sur terre.

Vous pouvez affecter une supériorité sur lui, comme il en affecte une sur vous : vous vous épuiserez, l'un & l'autre, à cet égard, en discours : au fait, il profite de vos découvertes, comme vous profitez des siennes ; seulement il en use avec moins d'engouement & avec cette sorte de réserve honteuse d'un propriétaire riche qui emprunte. Il traduit vos livres, vous traduisez les siens : il traduit ceux des Allemands (les Alpes, poëme de Haller) ; ceux des Italiens (Traité sur la peinture, par Léonard de Vinci).

Un goût ardent pour les découvertes donna lieu aux voyages de Byron, Wallis, Carteret & Cook. Les succès de ces voyageurs, les récompenses dont ils furent honorés, augmentèrent la soif de découvrir de nouveau. Après avoir parcouru les mers, c'est au-

jourd'hui l'intérieur des terres que les Anglais s'attachent à connoître : les déserts où les eaux du Nil sortent des rochers ou des sables; l'intérieur de l'Afrique, objet pour lequel il s'est formé une association particulière à Londres en 1788; les contrées voisines de l'Arabie; l'intérieur de la Perse & des Indes, sujet des travaux de la société établie à Calcutta.

Mais ces recherches ne les distraient pas des autres travaux littéraires. A Oxford on révise les auteurs classiques pour en donner de meilleures éditions; à Cambridge le professeur Person suit en ce genre les traces de Bentley; à Londres on compose des récits & des romans : une femme écrit l'histoire, une autre des voyages, une troisième développe dans des aventures feintes les funestes progrès d'une passion non réprimée. La politique occupe le peuple jusques dans les tavernes, tandis que le philosophe recherche dans le silence de son cabinet les principes des mouvemens de la multitude, & qu'un homme adroit, astucieux, combinant les principes & leurs effets, l'art & l'expérience, dirige les résultats au gré de sa haine ou de son ambition.

Des poètes s'exercent sur des sujets de tout genre, &, ce qui est trop, ils s'exercent même sur le burlesque. Anderson vient de faire imprimer une nouvelle collection des poètes anglais, avec une préface bibliographique & critique.

On indiqueroit facilement dans l'Angleterre une multitude presque innombrable de sociétés qui ont pris pour objet de leurs travaux tout ce qui peut intéresser l'homme, le perfectionner, le secourir. Après les sociétés anglaises on parleroit de celles qui se sont formées en Ecosse & en Irlande : mais tous ces détails paroîtroient petits & mesquins quand on viendroit à les rapprocher de la société royale de Londres. Là, toutes les sciences se trouvent réunies; elles s'éclairent par leur présence mutuelle; elles s'échauffent par leur rapprochement, & de cette société il sort un faisceau de lumières capable d'éclairer l'univers.

(n°. 7. A)

(7. A Naples-Sicile oubliée à placer pag. 24. entre Italie 7. et France 8)

TABLE

DES ARTICLES CONTENUS DANS CE NUMÉRO.

Introduction. Page 3

Coup-d'œil général sur l'état des lettres, des sciences & des arts en Europe au commencement de la cinquième année de la République française. 11

ANNONCES.

Manuel de l'Enfance, contenant des Elémens de lecture & des Dialogues instructifs & moraux, dédié aux Mères & à toutes les personnes chargées de l'éducation de la première enfance; par *R. A. Sicard*, Instituteur des Sourds-Muets, & membre de l'Institut national, brochure in-12, de 280 pages. Prix 1 livre 10 sous, & 2 livres franc de port. A Paris, chez *Leclerc*, libraire, rue St.-Martin, n°. 254 & 89.

TABLE